Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/landduca00wand

# CONVENTION NATIONALE.

## SUITE
## DU PLAN D'ÉDUCATION PUBLIQUE,

PRÉSENTÉ

PAR A. H. WANDELAINCOURT,

Député du département de la Haute-Marne;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

*De l'éducation commune.*

On tonne depuis long-temps contre les abus de l'ancienne éducation, sans pouvoir s'accorder sur les moyens de la remplacer (1) : Lepelletier n'en voit pas de meilleur que de s'emparer

(1) Nous nous sommes presses de détruire, avant d'avoir les matériaux pour reconstruire ; et cependant une lacune dans l'éducation d'une génération, peut occasionner un mouvement retrograde, d'un siècle peut-être, dans la régénération d'un peuple. On s'est imagine qu'il étoit aussi aisé de renouveler un grand empire, qu'une ville comme Lacédemone : c'est ne

de l'enfance depuis cinq ans jusqu'à douze, pour être élevée en commun, loin de la maison paternelle. Nous ne craignons pas de dire que ces nombreux rassemblemens, dans un âge si tendre, ne sont propres qu'à corrompre la jeunesse au physique comme au moral. C'est une vérité d'expérience, qu'il n'est guères possible de réunir tant de jeunes gens, sans accumuler tous les principes de dépravation. C'est là que les passions sont toujours précoces, que l'imagination, au défaut du tempérament, allume le feu de la volupté. Quel triste présage pour la patrie, que des hommes efféminés ou abâtardis! les rivalités, les jalousies, les méfiances, etc. vices nécessaires de ce régime, font naître la cruauté, la fourberie, l'égoïsme, etc.

Le premier devoir d'un père est d'élever lui-même ses enfans: il n'est pas digne de l'être, s'il renonce à ces fonctions saintes, s'il ne veille lui-même sur ce précieux dépôt. Ame vénale, s'écrie dans son indignation un philosophe très-connu, crois-tu donner à ton fils un autre père pour de l'argent? Des sages (1) censurent depuis long-temps la manière trop rude d'élever les enfans, dont l'effet presque infaillible est de rendre les mœurs féroces (2). Ils

pas savoir apprécier les circonstances, ni les hommes, ni les moyens. Il n'y a eu qu'un Lycurgue, comme une seule Sparte. On s'est aussi evertué à ridiculiser la longueur des anciennes études, notre manière d'etudier des langues mortes. Il y avoit alors des abus, sans doute, qu'il falloit détruire; mais il est bien à craindre qu'en voulant trop abreger le temps de l'education, on ne forme que des hommes superficiels, toujours prêts à prononcer sur tout, sans connoissance de cause; car la présomption, l'opiniâtrete, l'impertinence, caractérisent assez ordinairement les esprits bornés: et, ce qui doit causer de justes alarmes, on sait que d'ignares déclamateurs peuvent inspirer une sorte d'engouement au peuple, jusqu'à pouvoir prétendre aux places les plus importantes. Le don de réfléchir et de raisonner juste suppose des études serieuses; et la faculté de s'énoncer, pour être utile, demande des connoissances profondes. Quant à l'étude des langues, le commerçant peut s'en tenir sans doute aux langues vivantes; mais que le législateur et le magistrat se forment sur-tout à l'étude des langues anciennes: car, veritablement, tant qu'il y aura des hommes éclairés et sensibles sur la terre, les anciens seront toujours les législateurs du goût, de la morale, de la vertu. C'est à cette école des anciens que l'on puise, avec leur génie, des leçons de morale, de grandeur d'ame, d'amour de la patrie, des lois et de la liberté. Ceux qui ne voient dans cette étude que du grec et du latin, s'abusent grandement: il faut encore plus chercher, dans ces saintes émanations de l'antiquité, les traces des vertus que le feu du génie.

(1) Voyez Montaigne, J. J., le Spectateur anglois, Bernardin de Saint-Pierre.

(2) Je pourrois démontrer par une foule d'exemples, dit Bernardin de Saint-Pierre, que la dépravation de nos plus fameux scélérats a commencé par la cruauté même de leur éducation.

ont peint comme dénaturés les parens qui mettent leurs enfans en nourrice, et les envoient dans des pensions sitôt qu'ils savent balbutier quelques mots. Mais, où les enfans seront-ils élevés avec plus de douceur et d'humanité que dans la maison paternelle? où trouveront-ils une autorité plus aimable, un joug mieux proportionné à leur foiblesse, une voix plus efficace, plus persuasive, pour graver dans leur cœur les leçons de la vertu? Il y a tout à espérer, quand c'est l'amour qui les donne et l'amour qui les reçoit.

On nous objectera sans doute qu'il est beaucoup d'hommes incapables d'élever leurs enfans. Qu'on veuille bien considérer que, dans cette première époque de la vie, comme en convient Lepelletier, il n'est pas question de développer les talens, de former aux sciences; il s'agit sur-tout de diriger au bien les premières impressions de l'homme; et, pour cela, ne suffit-il pas d'un cœur aimant et vertueux (1)? D'ailleurs, si l'on encourage par des récompenses ceux qui cultivent le mieux la terre, qui lui font porter de meilleurs fruits et en plus grande quantité, qu'on ne soit pas moins libéral envers les pères qui auront formé les meilleurs citoyens: qu'on sème l'honneur, et on recueillera la vertu (2).

Est-il bien vrai aussi qu'on forme des hommes à la patrie, quand on les arrache à la nature? On affoiblit à coup sûr la piété filiale, la tendresse paternelle (3), et les devoirs qui en dérivent. En détruisant ce qui fait le charme de l'union conjugale, on provoque les divorces, dont la fréquence annonce

---

(1) Le sensible auteur des Etudes de la nature ne veut pas qu'on s'informe si un instituteur est un philosophe; mais aime-t-il les enfans? fréquente-t-il les malheureux? est-ce un homme sensible? a-t-il de la vertu?

(2) Qu'un homme de mauvaise vie soit privé de l'honneur d'élever ses enfans; cette flétrissure et l'encouragement que je propose deviendront un motif d'une sainte émulation, et tourneront au profit des mœurs et de la vertu.

(3) Plutarque et Valère Maxime parlent avec attendrissement des seize Eliens qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville, et une petite terre à la campagne, où ils vivoient tous ensemble autour du même foyer, chacun avec leurs femmes et leurs enfans. Cette famille, si recommandable par ses vertus domestiques, donna des grands hommes à la patrie. Aujourd'hui, dit Plutarque, les parens et les frères, s'ils ne séparent leurs héritages par de grandes rivières, s'ils ne mettent entr'eux des régions entières, ils se trouvent trop voisins..... Rome n'étoit plus libre quand Plutarque écrivoit. (*Vie de Paul Emile.*)

la perte des mœurs. Le relâchement des vertus domestiques entraîne la ruine du patriotisme. Un philosophe, Bernardin de St.-Pierre, attribue le peu de patriotisme des nations modernes à l'affoiblissement des vertus domestiques. Il observe qu'il y en avoit au contraire beaucoup chez les anciens, où ces vertus étoient en honneur. A Rome, par exemple, chaque citoyen se flattoit d'influer sur les grandes destinées de sa patrie, et de présider un jour, comme un dieu tutélaire, sur celles de sa postérité.

Nous pensons encore que le plan de Lepelletier n'atteindroit pas son but. L'éducation est à peine ébauchée à douze ans; et, dans le système qui envisage la maison paternelle comme un asyle dangereux pour les enfans, ceux-ci y auroient bientôt perdu les fruits de l'éducation publique; car ce n'est point à cet âge que les caractères reçoivent une empreinte ineffaçable. On sait que la nature est très-tardive dans beaucoup d'enfans. Avant l'âge de puberté, ce sont des demi-plantes, des formes imparfaites. Loin donc d'avoir des hommes, on formeroit des êtres amphibies. Et d'ailleurs cette multitude immense de précepteurs, que nécessiteroit le plan de Lepelletier, offriroit-elle par-tout les talens et les vertus? O quelle ame sublime! s'écrie J. J. en parlant d'un bon précepteur, il faut être ou père ou plus qu'homme soi même. Que deviendroit le dépôt de notre régénération, s'il se trouvoit un certain nombre d'instituteurs sans moralité, sans autre recommandation qu'un faux air de patriotisme, sans autre mérite qu'un bavardage insensé, qu'une prétendue philosophie, qui sème, comme le disoit J. J., des doctrines désolantes, qui arrache du fond du cœur les remords du crime et les consolations de la vertu. Quels gardiens de l'innocence! Ne nous y trompons pas; la nature a tellement destiné les pères et mères à donner la première éducation à leurs enfans, qu'elle a voulu que rien ne fût capable de les remplacer dans ce pénible soin. Quelque soin que l'on prenne des animaux qu'on enlève à leur mère, s'ils ne sont formés avant ce temps, ils dépérissent et perdent une partie de leur énergie et de leur caractère. Cette espèce d'analogie entre celui qui nourrit et celui qui reçoit la nourriture si nécessaire à l'accroissement, ne se trouvera jamais aussi parfaitement dans un instituteur et son disciple, qu'entre un père et un fils. Un enfant élevé par un maître public est une plante confiée à un climat étranger (1).

(1) La nature a mis dans tous les êtres sensibles un attrait secret pour élever ceux à qui ils ont donné le jour. Les animaux qui suivent en tout

Ajoutons à ces motifs une considération qui n'est pas moins puissante. On ôteroit à de malheureux époux tout ce qui fait le charme de leur vie. Quoi de plus propre que les caresses d'un enfant, à délasser un père qui est condamné à passer les jours et les nuits courbé sous le poids d'un travail pénible et constant?

Qui peut mieux que lui sécher les larmes d'une mère infortunée qui pleure la perte de son époux? et n'est ce pas le tableau des jeux de l'enfance qui rend nos campagnes vivantes? Qu'il seroit dur d'enlever toutes les jouissances de la nature à ceux auxquels la fortune refusa toutes les siennes!

Suivons donc la route tracée par la nature. Elle veut qu'une mère allaite son enfant, qu'un père en soit le premier précepteur : renverser cet ordre, c'est quitter la réalité pour courir après une ombre; c'est laisser l'homme de la nature pour composer un être factice; c'est le rendre étranger à tout, lui inspirer de l'indifférence pour les devoirs de père, d'époux, de frère, d'enfant, etc. : c'est donc ébranler l'ordre social, en détruisant les vertus qui lui servent de base (1).

Le plan de Lepelletier est encore plus pernicieux au physique qu'au moral. Outre, comme nous venons de le dire, que rien ne peut suppléer les attentions et les sollicitudes d'une mère, il est très-dangereux, sur tout quand le corps se développe, de respirer un air mort, sans ressort, et chargé de corpuscules nuisibles : et tel est l'air des maisons où l'on rassemble une quantité de monde. Voilà pourquoi nos hôpitaux deviennent souvent, pour la plupart des malades, des tombeaux anticipés. On a beau y élever des dômes, y pratiquer des ventilateurs; la base de l'air, toujours plus pesante que le reste, ne s'ébranle jamais assez pour

---

son impulsion, se distinguent par leur tendresse. Qui n'a pas admiré avec attendrissement les soins affectueux et multipliés des oiseaux pour leurs petits? Les sauvages, qui sont plus près de la nature, ont une tendresse extrême pour leurs enfans. Le plan que nous osons combattre, contrarie donc les vues de la nature; et ce n'est jamais impunément qu'on la contrarie. Je predis à quiconque a des entrailles, et néglige de si saints devoirs, dit J. J., qu'il versera long-temps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé.

(1) Les plus grands hommes de l'antiquité élevoient eux-mêmes leurs enfans. Ils ne concevoient pas qu'on pût se reposer sur des étrangers du soin de former des hommes à la patrie. Caton l'Ancien, qui gouverna Rome avec tant de gloire, ne quittoit son fils que lorsque le service de la république l'exigeoit. Il ne permettoit pas plus de proférer des paroles mal-honnêtes en sa présence, que devant les Vestales. (*Plutarque.*) Paul Emile, au milieu de ses triomphes, ne perdoit pas de vue ses enfans.

rejeter toute l'infection que produisent la transpiration insensible, la respiration, les vapeurs du charbon, les poêles, les chandelles, etc.

*Moyens d'épargner à la République les frais énormes qu'exigeroient les écoles primaires, et de donner aux gens des campagnes les connoissances dont ils ont besoin pour devenir d'excellens citoyens.*

Les arts, l'agriculture, le service militaire, et les instructions nécessaires pour remplir ces objets avec distinction et d'une manière la plus utile, sont les seules connoissances qu'un bon gouvernement doit s'appliquer à donner aux gens de la campagne : tout le reste ne pourroit que les détourner de leur destination, et nuire à la société. Il faut donc les tourner tous vers ces objets importans: et le reste ne doit leur être proposé que comme un moyen de se perfectionner dans leur état, et de rendre leur commerce plus liant, plus doux, plus sûr, plus actif et plus utile. Il suffit conséquemment de leur former le cœur par l'exemple de toutes les vertus domestiques et civiles, de leur apprendre à écrire et à lire, l'arithmétique vulgaire, un peu d'arpentage, un recueil des devoirs de l'homme et du citoyen, et un abrégé de notre constitution et de notre code civil. Tous ces objets peuvent être renfermés dans quatre livrets bien faits, bien imprimés, et approuvés par le gouvernement. Par ce moyen, l'éducation seroit uniforme et la même pour toutes les campagnes et les petites villes. On remettroit ces livres entre les mains d'un ou de deux vieillards les plus respectables de chaque commune, pour faire autant de classes que la population du lieu l'exigeroit. Ces précieux vieillards seroient regardés comme des magistrats domestiques préposés à la conduite des enfans, comme des anges tutélaires destinés à les diriger par leur expérience et par la pratique de toutes les vertus. Ce seroit pour les jeunes gens une espèce de divinité qui présideroit à toutes leurs démarches, et pour les vieillards une sorte de nouvelle vie, une source de plaisirs seuls convenables à leur âge, et la digne récompense de leurs vertus, puisque cet âge n'est jamais si heureux que lorsqu'il communique à l'enfance les choses qu'il a vues et apprises dans le cours de sa longue vie. D'ailleurs, si l'on enjoignoit à tous les maîtres d'école qui sont répandus sur toute la surface de la France, de suivre ces nouvelles méthodes, si on les faisoit surveiller par la commune du lieu, ou si on les soumettoit à l'inspection du collége de la ville la plus voisine, il n'en est aucun qui ne puisse remplir le but qu'on se propose

pour les écoles primaires. Pour diriger l'instinct et la simple intelligence, il suffit d'avoir le cœur bon, un peu d'experience, des méthodes simples, de voir aller son élève, et de le guider.

Je pense de plus qu'on devroit exiger des maîtres, de ne tenir leurs écoles qu'après le travail de la journée, afin que l'instruction ne nuisît pas aux travaux ordinaires. Pendant le jour, les uns iroient apprendre des métiers, les autres seroient chargés du soin de la maison, d'autres iroient à la charrue, veilleroient à la garde des bestiaux, etc. : sur le soir, les garçons se rassembleroient chez le maître, et les filles chez la maîtresse, où ils se délasseroient en s'instruisant, et finiroient la classe par des jeux propres à les égayer, à leur procurer un doux sommeil, si favorable à la nutrition, et à leur donner du goût pour ces petites assemblées.

Quant aux écoles des villes, nous croyons qu'il suffit d'y établir cinq maîtres, selon le plan que nous en avons tracé dans la première partie de l'ouvrage.

*Il faut se donner bien de garde d'adopter le sentiment de Condorcet et des autres législateurs qui voudroient isoler l'éducation, de la religion.*

. . . . . Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem. . . . ÆNEID. L. IV.

Ce n'est pas la fortune qui régit le monde, c'est la vertu. Voilà la règle d'après laquelle on peut mesurer la force réelle des empires, et annoncer sûrement leur élévation ou leur chûte. La vertu est comme le feu élémentaire et le principe conservateur d'une République (1).

(1) Les crimes peuvent avoir des succès passagers; mais ils servent enfin à l'illustration de la vertu. Des individus peuvent bien échappet ici-bas à cette providence, et prospérer par le crime; mais, s'il est une vérité démontrée, c'est que les empires ne sauroient être heureux que par les bonnes mœurs, la justice, etc. Les œuvres de Montesquieu sont d'un bout à l'autre la preuve de cette vérité. Les histoires de tous les temps la presentent d'une manière encore plus frappante. Mably, dans tous ses ouvrages, démontre par des faits que les mœurs sont le principe de la prospérité des états; que toutes les républiques n'ont perdu leur liberté, leur gloire et leur bonheur, qu'en perdant leurs mœurs. Par-tout il présente la vertu comme le principe vivifiant des états. N'est-ce pas par cette conviction que le peuple d'Athènes passa à l'ordre du jour sur la motion injuste de Thémistocle? On sentoit que, si des injustices ont quelques succès passagers, elles entraînent tôt ou tard la ruine des gouvernemens qui les commettent,

Est-ce bien-là la base qu'on veut donner à une législation, quand on avance avec un philosophe législateur, que c'est insulter la raison et l'espèce humaine, de croire qu'il faut une religion aux peuples; qu'on ne peut en soutenir l'utilité, sans dire qu'il peut être utile de tromper les hommes; qu'il faut fonder la morale sur les seuls principes de la raison; qu'on doit bannir toute idée religieuse de l'éducation, et que cette proscription doit même s'étendre sur la religion naturelle. Nous ne craignons pas de dire qu'une telle doctrine est destructive de tous les liens sociaux.

Vouloir bannir de l'éducation toute idée religieuse, c'est supposer qu'il peut subsister une société d'athées (1): or, s'il est une vérité morale bien démontrée, c'est qu'une telle société répugne. La philosophie elle-même ne convient depuis long-temps que l'athéisme effeminé, avilit les hommes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, et sappe à petit bruit les vrais fondemens de la société. Elle a prouvé contre Bayle qu'il est impossible de fonder un état, sans que la religion lui serve de base. Aussi, quand César, plaidant pour Catilina, tâchoit d'anéantir le dogme de l'immortalité de l'ame, Caton et Cicéron, pour le réfuter, se contentèrent de montrer que César parloit en mauvais citoyen, et avançoit une doc-

---

pervertissent les bonnes mœurs, la bonne foi, etc., altèrent la confiance des citoyens entr'eux, et des étrangers pour les naturels du pays. Enfin, l'idée que c'est la vertu qui dirige et conserve les états, tient aux conceptions premières et fondamentales d'une providence; elle est le lien et la sauvegarde des sociétés: la bannir, ou même la révoquer en doute, c'est ouvrir la porte à tous les crimes; c'est ôter l'espoir aux opprimés. Les réflexions contraires ne prouvent pas plus contre cette vérité, que la grêle et les orages contre l'harmonie de l'ordre physique. Cet oracle se vérifiera toujours: *Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias et dolos.* On a dit que si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer: je dis de même que si cette vérité n'existoit pas, il faudroit l'enraciner dans tous les cœurs, parce qu'elle est nécessaire au repos et au bonheur du monde.

(1) Cette conséquence est évidente; car, pour bannir la religion de l'éducation, il faut la croire dangereuse, ou du moins inutile à la société.

Supposons un homme qui n'ait jamais entendu parler de la divinité, s'il en peut exister de tels: cet homme ne manqueroit pas de croire d'abord que l'être dont on défend ainsi de prononcer le nom devant la jeunesse, est sans doute l'être le plus malfaisant, le plus abominable de la nature.... Mais quel seroit son étonnement, d'apprendre de la bouche de ses *proscripteurs* eux-mêmes, que c'est l'être qui remplit toute la nature de sa bienfaisance, qui est la source comme le modèle de toute justice, le principe de toute vertu, de toute action honnête!

ruine pernicieuse à l'état. Un habile politique, le sage Montesquieu, remarque que les progrès de la secte d'Epicure hâterent la ruine de la République romaine, par la corruption des mœurs et l'anéantissement presque total de cette droiture, de cette fidélité dans les sermens, que la crainte des dieux avoit si profondément enracinée dans le cœur des Romains. La même cause avoit produit le même effet chez les Grecs long-temps auparavant. « Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, » dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gar» dent leur foi, disoit Polybe, livre V. » . . . . . On a donc sagement enseigné la crainte d'une autre vie, et c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. « Quand les hommes étoient péné» trés de la crainte des dieux, disoit un célèbre Républicain, il » suffisoit d'un serment ou d'une simple promesse de leur part; » mais aujourd'hui que des hommes pervers mettent en question » si la divinité se mêle des choses humaines, il faut multiplier » les lois, les peines, les entraves de toute espèce; encore ces » précautions sont-elles insuffisantes contre les parjures» (*Platon liv. 2 de la Rép.*) On ne sera pas étonné, après cela, d'entendre l'auteur du contrat social soutenir qu'il est une profession de foi, dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentimens de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen. Tels sont, selon lui, celui de l'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchans, la sainteté du contrat social. Le souverain, ajoute-t-il, peut bannir de l'état quiconque ne croit pas ces dogmes; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. (1)

Il n'est pas vrai qu'on puisse fonder la morale sur les seuls principes de la raison. Si la divinité n'est pas, l'homme vertueux n'est qu'un inseusé. Quel motif humain (car l'athée n'en a pas d'autre), pourroit me déterminer à procurer le bien général contre mon intérêt particulier, à sacrifier ma vie pour ma patrie? Seroit-ce l'amour de l'ordre? mais cet amour de

(1) J. J. ajoute même: » Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois.

l'ordre peut-il l'emporter en moi sur celui de mon bien être ? Il y a plus, ces actes de courage, de générosité, de dévouement, que commande quelquefois la gloire ou le salut de la patrie, de tels actes ne peuvent paroître à l'athée qu'un véritable désordre ; car c'en est un sans doute, qu'un homme soit jamais forcé d'agir contre sa nature, en sacrifiant aux autres, sans dédommagement comme sans espoir, le seul bonheur auquel il puisse prétendre. Donc tout acte destructif de la vie présente et de ses jouissances ne peut être qu'une véritable folie aux yeux de l'athée. Les notions de vice et de vertu changent dans ses principes, au point que le vice peut devenir par rapport à lui l'amour de l'ordre et des principes ; car l'athée ordonne le tout par rapport à lui, il se regarde comme le centre où tout doit aboutir. (1) Il n'en est pas de même de l'homme religieux ; son bonheur n'est point ici bas. Il va à son but par les sacrifices même qu'il fait à sa patrie. Il supporte les maux avec courage ; il fait de bonnes actions sans témoin, et ne se rebute point des injustices. (2)

Il n'est pas vrai non plus que toutes les religions soient variables. Il est des dogmes, des principes communs à toutes, et c'est sur ces dogmes que reposent le bonheur des sociétés et les vertus qui les maintiennent. Comme le soleil dans sa course embrasse tous les peuples, de même ces idées consolantes qui tiennent à toutes les espérances qui s'y réunissent, deviennent la propriété de tous les hommes. Et, quand il seroit vrai que les relations de l'homme avec la divinité ne seroient pas les mêmes dans toutes les religions, seroit-ce une raison pour proscrire de l'éducation toute idée religieuse ? J'aimerois autant qu'on défendît aux instituteurs de former leurs élèves à la piété filiale, à la reconnoissance, à la commisération, etc. parce qu'il existe chez tous les peuples différentes manières d'exprimer ces sentimens. J'aimerois autant qu'on défendit d'enseigner les arts et les scien-

---

(1) C'est un principe démontré en morale, que les vertus et les vices ne sont tels que par leur relation ou leur opposition avec notre fin dernière.

(2) La raison humaine est forcée de convenir que la meilleure constitution est celle où la législation politique et la législation religieuse, renforcées l'une par l'autre, se prêtant un mutuel appui, font concourir toutes les forces de l'autorité et de l'opinion à consolider le bonheur des hommes sur la terre, et à les faire jouir, l'une de la paix extérieure, l'autre de la paix intérieure et domestique. Or l'athée exclut nécessairement une telle constitution, et ne suppose qu'une législation incomplète, qui s'écroule bientôt, faute de base.

ces, parce que les principes n'en ont pas toujours été les mêmes, et qu'ils peuvent changer encore. Que diroit-on enfin de celui qui ne voudroit point qu'on prêchât l'obéissance aux lois, sous le spécieux prétexte qu'elles changeront un jour?

S'il est insensé de proscrire la religion naturelle, quel peut être le motif d'interdire aux instituteurs l'enseignement d'une religion qui en perfectionne la morale, lors même qu'une nation toute entière la réclame comme la plus sacrée de ses propriétés? C'est soutenir, dit-on, qu'il est utile *de tromper les hommes*. C'est vous, incrédules, qui les trompez; car le triomphe de vos principes seroit le triomphe de l'anarchie, et la dissolution entière de l'ordre social. Quand des génies heureux et bienfaisans ont voulu cimenter la liberté et le bonheur des peuples, quand ils ont voulu les porter à quelque chose de grand et de sublime, ils ont commencé par proscrire vos principes. A quels signes plus certains reconnoît-on l'erreur (1)?

Pour mettre la vérité dans tout son jour, nous allons démontrer que la religion est nécessaire à l'homme sous tous les rapports, à l'homme privé comme à l'homme public; qu'elle seule peut servir de garant aux vertus du citoyen, et de sanction aux lois; que les gouvernemens et les lois de tous les peuples reposent sur la religion; que le christianisme enfin renferme en lui-même tous les caractères qui peuvent le rendre précieux aux peuples libres.

La religion est tellement nécessaire à l'homme que ce seroit anéantir sa nature, de vouloir l'arracher de son cœur. Ses plaisirs comme ses peines; ses sensations physiques comme les opérations les plus intellectuelles de son ame; son ignorance comme ses lumières; la crainte, l'amour, l'admiration, la mélancolie, la joie, la contemplation des merveilles de la nature, comme l'aspect de ses ruines, nous portent dans le sein

(1) Pour interdire aux instituteurs l'enseignement du christianisme, on nous dit qu'il peut arriver que nous changions demain de religion, que nous soyons Turcs, juifs, athées même. Rassurez-vous, philosophes; le bon peuple tient plus à sa religion, qu'un académicien à ses systèmes politiques. On confond à dessein la tolérance avec le mépris de toutes les religions: c'est précisément parce que la liberté des cultes est décrétée, qu'il doit être libre à une nation de faire enseigner la religion à la jeunesse par les instituteurs qu'elle salarie. On sait très-bien qu'à l'exception d'un très-petit nombre de juifs ou d'athées, la France toute entière est chrétienne: je ne parle pas des dogmes particuliers au catholicisme. Qu'on laisse donc enseigner l'évangile.

de l'être suprême. En nous rappelant par-tout les attributs de la divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puissance, la grandeur et la gloire, la religion en mêle les désirs ardens à toutes nos passions (1); elle leur donne aussi une impulsion sublime, elle tend une main à l'infortuné, et repousse de l'autre son oppresseur. Elle donne une patrie aux malheureux; couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Elle embellit la solitude; souvent elle consacre par des ressouvenirs touchans de simples rochers; et jusqu'au sein des tempêtes, et au milieu des flots amoncelés dans les fragiles demeures que l'homme s'est bâties sur l'Océan, elle fait luire au fond de son cœur un rayon céleste, quand les abîmes entr'ouverts lui présentent sans retour l'image de la mort.

La religion est nécessaire à la jeunesse. Il faut, dit un sage, pour traverser avec sûreté les jours orageux de la vie, des principes qui commandent, et non des réflexions qui nous conseillent. Les passions ont été données à l'homme par l'auteur de son être, pour le porter au bien avec plus de force et d'activité; mais, par un triste effet de la dépravation humaine, presque toujours elles poussent l'homme en sens contraire. La religion vient leur servir de frein; elle peut seule changer cette ardente sensibilité, source de tant d'écarts honteux, en une soif du bien et une sainte émulation de la vertu (1).

La religion est sur-tout le patrimoine de ces hommes condamnés à des travaux grossiers, de ces infortunés qui semblent jetés ici bas entre l'indigence et les infirmités. C'est en vain que le philosophe leur rappelle leurs droits, la liberté et l'égalité; ils n'apperçoivent par-tout que disproportions acca-

---

(1) Influence des opinions religieuses.

(2) N'est-il pas bien singulier qu'on enseigne avec tant de soin à la jeunesse tous les moyens de s'enrichir, et qu'il soit défendu de lui parler de l'être qui remplit l'univers de sa bienfaisance? comment lui dévoiler les merveilles de la nature, sans lui parler de son auteur, sans faire naître dans son cœur l'amour, l'admiration, la reconnoissance, les sentimens religieux enfin? L'athée ne peut être qu'un très-mauvais physicien; il ne voit partout que des effets sans cause. Si la nature lui dévoile quelques merveilles, elle lui crie sans doute, comme César à Brutus: *Et toi aussi, mon fils.* Le sublime Newton voit par tout la divinité: on ne voit qu'elle dans les *Etudes de la nature*, dans les ouvrages de Charles Bonnet. Que la nature est belle et majestueuse sous les pinceaux de ces grands hommes, qui nous font admirer par-tout son auteur!

blantes. La religion seule leur montre un temps de rapprochement et d'égalité. Et ne sont-ce pas les rapports continuels du pauvre avec la divinité, qui le relevent à ses propres yeux, l'empêchent de succomber sous le poids du mépris, et lui donnent le courage de résister à l'orgueil des superbes ? N'est-ce pas la religion qui lui apprend à compter pour rien les distinctions, les honneurs, qui éblouissent le philosophe lui-même ?

La religion est nécessaire aux riches, aux puissans, à ceux qui gouvernent. C'est elle qui leur apprend que leur gloire n'est qu'un éclair, et leur puissance que foiblesse ; qu'un Dieu éclaire de près leur conduite : que la mort est à ses ordres, et les amènera bientôt à son tribunal. Un prince qui aime la religion, et qui la craint, dit Montesquieu, est un lion qui cède à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaise. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible, qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore : et le philosophe d'Alembert lui-même ne dit-il pas que ce seroit commettre un crime de *lèse-humanité* de vouloir ôter cette croyance à ceux qui gouvernent ? Il loue Fénelon d'avoir fait usage de la religion pour établir les principes de la félicité des peuples, pour éclairer son élève sur l'étendue et la rigueur de ses devoirs, pour lui inspirer l'horreur de la tyrannie et de l'oppression.

Quels sont au reste les caractères d'un bon citoyen ? Il porte sa patrie au fond de son cœur, il ne vit que pour elle, il n'est heureux que de son bonheur ; il est toujours prêt à résigner son existence, quand le salut de cette mère commune l'exige. Hé bien, la religion ne lui inspire-t-elle pas tous ces sentimens ? ne vient-elle pas cimenter les liens qui unissent les habitans d'une même patrie ? Les séditieux qui la déchirent, n'encourent-ils pas les anathèmes de la religion, comme l'exécration de la terre ? (Bossuet, *Politique tirée de l'écriture sainte*. 6.)

Veut-on des hommes de probité ? la religion est le meilleur garant que les hommes puissent donner de leur probité, dit Montesquieu. La philosophie ne peut pas plus former des particuliers probes, que des nations justes et philanthropes : elle livre celles-ci *aux raisons d'état*, et par conséquent à toutes les injustices qui sont à leur bienséance ; elle abandonne ceux-là à leur intérêt personnel, source funeste de tous les crimes.

Veut-on des mœurs pures et innocentes ? la religion en est encore le soutien. Les devoirs de la loi naturelle seroient bientôt effacés de nos cœurs par les mauvais exemples, s'ils ne s'y retra-

çoient au nom de l'éternelle justice qui nous les impose, et qui nous les voit remplir (1).

Veut-on des hommes désintéressés, dévoués jusqu'à la mort à leur patrie? mais n'est-ce pas la religion qui enseigne à l'homme à mépriser l'avarice comme une passion basse et sordide, à rester fidèle à son poste, quelle que soit la violence de la tempête? L'homme, sans Dieu et sans espérance, peut être aisément tenté de quitter la brèche, quand il a plus de raisons d'appréhender d'y périr, que d'espoir d'en éloigner l'ennemi. L'homme religieux fait son devoir jusqu'au bout; il hasarde tout sans pâlir, parce qu'il sait bien qu'il ne doit rien perdre. Il dira, comme un ancien héros: « Si notre heure est arrivée, mourons en gens de cœur pour nos frères, et ne flétrissons point notre gloire. » (*Mach.* 51.) La religion lui apprend à se montrer tel, sans distinction de temps ni de lieu, dans les ténèbres (2) comme sur le

(1) C'est une vérité sentie par tous les anciens, que l'impiété entraîne toujours la perte des mœurs, et les mauvaises mœurs la perte de la liberté et des états. On a parlé de récompenser les filles qui donneroient des enfans à la patrie. Il est sans doute d'un sage législateur d'encourager les mariages, de les rendre plus faciles; mais il est souverainement immoral de favoriser le libertinage et la séduction, qui nuisent à la population et à la tranquillité des familles. Un législateur (Lequinio) a avancé qu'il seroit à désirer que personne ne connût ni son père ni sa mère. Ce seroit enlever à la vertu ses plus doux jouissances; c'est dire que la piété filiale, la tendresse paternelle et conjugale, etc. sont des préjugés contraires au bonheur de la société; c'est anéantir l'amitié, car elle a sa première source dans le cœur des époux, des enfans, des parens; c'est saper toutes les vertus civiles, car elles se composent toujours des vertus domestiques, et les hommes ne deviennent bons citoyens qu'en apprenant à être bons fils, bons maris, bons pères, etc.; c'est ravaler en quelque sorte l'homme au-dessous de la brute, en bornant toute sa tâche à procréer un être semblable à lui. Quoi! l'homme se verra renaître dans un autre lui-même, sans prendre soin de le former pour le bonheur, en disposant son cœur à la vertu! L'éducation morale de l'homme appartient spécialement à ceux qui lui ont donné l'être; et quand elle est finie, il seroit immoral de vouloir rompre les liens qui les unissent. La patrie n'a rien à attendre d'un fils ingrat et dénaturé. Est-il une doctrine plus capable d'abrutir et de dégrader l'espèce humaine? elle n'est pas même bonne pour des cannibales; et c'est à une nation généreuse, c'est à des hommes qu'on veut tenir ces fables et philanthropes, qu'on la propose! s'il est insensé de léguer du pain à son fils ingrat et dénaturé, il ne l'est pas sans doute qu'un homme de bien lègue à ses enfans l'image de sa vie.

(1) Qu'on lise *les derniers Sentimens des hommes illustres condamnés à mort*; on sera bientôt convaincu que c'est du sein de la religion que tous ces illustres malheureux croient cette force et cette élévation de sentimens qui nous étonnent. Un fier républicain, Mylord Russel, marchant au supplice, disoit à son ami Cavendish: *Il n'y a que la religion qui m'ait soutenu et consolé dans mon malheur.* Telles sont en substance les dernières paroles de Barneveit, de Raleigh, etc.

théâtre de la gloire, au dernier poste de la société comme au premier. L'homme sans religion ne sera jamais qu'un froid égoïste, qui ne fera que prêter à ses concitoyens des services qu'il espère recevoir d'eux avec usure. Ils sert sa patrie comme il serviroit le tyran qui distribue les graces : il deviendra l'ennemi de ses concitoyens, pour peu qu'ils choquent ses intérêts ou son amour-propre. Il dira avec un tyran que l'histoire nous peint sans religion, qu'on amuse les hommes avec des paroles, comme les enfans avec des osselets.

Mais sur-tout rien n'importe plus que d'inspirer la douce philanthropie, de resserrer les liens de la fraternité entre les hommes et les nations. C'est ici le triomphe de la religion ; c'est par elle que les nations s'humanisent ; c'est par elle que le successeur de Romulus adoucit la férocité des Romains (*Plutar. Vie de Numa* ;) c'est en son nom que des hommes violens, pleins de passions, se réunissent sans contrainte sous l'empire des lois. La religion non-seulement commande, mais par le charme ineffable qu'elle exerce sur nos cœurs, elle nous inspire toutes les vertus qui font le bonheur de la terre. Elle rend l'amour sublime et l'amitié généreuse. Elle place nos plus douces jouissances dans ce penchant qui nous porte à nous aimer les uns les autres ; dans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils, d'époux, d'ami et de citoyen. Elle ouvre au pauvre tous les canaux de la bienfaisance ; elle rappelle à l'homme puissant que la puissance n'est destinée qu'à aider la bonté à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour répandre ses eaux bienfaisantes. Elle apprend à respecter l'humanité jusque dans le droit de la guerre. Sans elle, la terre n'est plus qu'un repaire de bêtes féroces qui, sous le masque humain, brûleront, comme les sauvages de l'Amérique, leurs ennemis vivans, et dévoreront leur chair sanglante. Avec le mépris des dieux, naquirent, au sein de la République romaine, les proscriptions, les meurtres, les empoisonnemens, etc. N'attendez pas que l'incrédule aime sincèrement ses concitoyens. « Il n'y a que les » dangers personnels au philosophe, qui puissent troubler son » sommeil, et l'arracher de son lit, dit J. J. ; il n'a qu'à mettre » ses mains sur ses oreilles pour empêcher la nature qui se ré» volte en lui de l'identifier avec le malheureux qu'on égorge » sous sa fenêtre. (*Discours sur l'égalité des conditions.*) » Il parlera de sa philanthropie pour les peuples d'un autre hémisphère, pour se dispenser d'aimer son voisin (1).

(1) Comment l'athée seroit-il sensible et bienfaisant ? il ne trouve pas

La religion peut seule servir de garant aux vertus du citoyen, et de sanction à nos lois. Les lois civiles les plus parfaites ne peuvent former un homme de bien. *C'est peu de chose d'être juste*, dit Sénèque, *si nous ne le sommes qu'autant que les lois l'exigent; et combien le code de nos devoirs ne surpasse-t-il pas celui des lois.* Sur quelle base, au reste, reposent alors les lois? C'est bien le cas de dire, avec J.J., au législateur: « Philosophe, tes lois » morales sont fort belles, mais montre m'en de grace la sanc- » tion, cesse un moment de battre la campagne (1) ». Il n'y a que la religion qui puisse répondre du cœur de l'homme, détruire ses vices, enchaîner ses passions, exciter son indolence. Elle seule anime nos actions par des motifs immortels, étend ses droits sur nos pensées, *laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice*, dit Montesquieu; elle seule accorde le cœur avec ses dehors; elle entre-mêle ses palmes immortelles aux lauriers périssables dont la patrie ceint le front de ses guerriers. Philosophes, qui voulez banni de l'éducation d'un peuple chrétien, le sentiment et jusqu'au nom de la divinité, dites-nous donc quel espoir soutiendra le guerrier que la mort va moissonner? Sera-ce la perspective des couronnes que vous lui prépariez? mais elles ne doivent point reposer sur sa tête. Sera-ce le retentissement de la renommée, l'inscription de son nom dans vos fastes, ou sur vos obélisques? qu'importent vos louanges à ses cendres insensibles? Et vous, citoyens obscurs, qui succombez sans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, les calomnies, les persécutions, la pauvreté, marcheriez-vous dans des routes si âpres et si rudes, si une lumière divine ne luisoit à vos yeux?

Les anciens savoient bien que l'amour seul de la liberté ne peut produire l'enthousiasme des grandes actions. Les Romains, dit Montesquieu, mêloient un sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie. Rome armoit son ambition d'une raison *céleste*, afin de la rendre victorieuse des puissances les plus redoutables. Les Grecs, dit Plutarque, (*Vie de Themist.*) ne se soucioient plus de vaincre, après avoir abandonné les temples de

---

même en lui le langage de la sensibilité! C'est une chose digne de remarque, dit l'intéressant auteur des *Etudes de la nature*, que tous les ouvrages des athées sont secs et arides: ils étonnent quelquefois: jamais ils ne touchent. D'Alembert observe que Descartes et Newton, qui ne sont pas orateurs, sont éloquens lorsqu'ils parlent de Dieu.

(1) Des voyageurs ont remarqué qu'au Japon, où le dogme d'une autre vie est ignoré, il faut, pour faire exécuter les lois, une vigilance au-dessus de l'attention du magistrat, et des moyens qui tiennent de la barbarie.

leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. Ce fut l'enthousiasme des sentimens religieux qui rendit invincibles les premiers disciples de Mahomet, devant qui les peuples les plus braves fuyoient, comme de timides colombes s'échappent à la vue de l'épervier (1) Sous les auspices de la religion, l'âge le plus tendre devient capable des plus généreux efforts (2).

Nous avons avancé que les gouvernemens et les lois de tous les peuples reposent sur la religion; que par-tout l'impiété a été exécrée et proscrite. Qu'on jette en effet les yeux sur l'univers; qu'on passe en revue tous les siècles; de toutes parts on voit s'élever un concert religieux en faveur de la divinité, un culte public et solemnel, des temples où les hommes viennent l'adorer, la chercher dans leurs craintes ou leurs espérances, où tous ensemble ils font parler leur foiblesse et leur misère (3).

C'est par cette autorité suprême qu'ils croient mettre un sceau inviolable à la solemnité des traités; c'est elle qu'ils font intervenir dans les sermens; c'est à elle qu'ils confient et abandonnent, par les imprécations, la punition des crimes et des perfidies qui échappent à la connoissance et au pouvoir des hommes. Par-tout l'homme recommande le berceau de ses enfans à des dieux protecteurs, les invite à son hymen, les invoque, en pleurant, sur la tombe d'un ami, d'une épouse que la mort vient de lui ravir, et auxquels il espère être réuni dans un séjour plus heureux. Nulle guerre ne se déclare (4), nul combat ne

---

(1) Plutarque remarque qu'Alexandre ne se livra aux désordres qui souillèrent la fin de sa carrière, que parce qu'il se crut abandonné des dieux.

(2) Rien ne prouve mieux cette vérité, que l'action que fit Fabius Dorso, lorsque les Gaulois assiegeoient le Capitole, après la prise de Rome, et que l'effet que produisit sa hardiesse sur l'esprit des Gaulois. Ce fut l'enthousiasme religieux qui détermina une foule d'enfans à se croiser pour la Terre-Sainte. Qu'ils sont donc insensés, ceux qui veulent rompre tous les liens religieux! Les athées reconnoissent qu'on ne peut rien sans la religion, quand ils disent que tous les législateurs ont eu recours à l'intervention du ciel, afin que les peuples, reconnoissant le même pouvoir dans la formation de l'homme et dans celle de la cité, obéissent avec joie, et portassent docilement le joug des lois.

(3) Pline dit que les arbres ont été les premiers temples de la divinité.

(4) Xénophon, dans son traité sur la guerre, avance comme principe fondamental de toute morale, qu'on ne doit rien faire sans se rendre la divinité propice; qu'il est sur-tout mille conjonctures douteuses et obscures, où les plus clairvoyans ne peuvent prendre conseil que de la divinité. Philosophes! vous n'oseriez dire que c'est ici le langage d'un esprit foible.

donne sans avoir auparavant imploré le secours de la divinité; et la gloire des succès lui est toujours rapportée par des actions de grace publiques (1).

Interrogez les philosophes anciens (ce nom signifioit alors un homme sage, religieux, imitateur des dieux); ils vous diront que nous devons nos premiers devoirs aux dieux immortels, les seconds à la patrie (2); qu'il ne peut exister de société bien organisée ici-bas, que parmi des hommes persuadés qu'ils ont au milieu d'eux, pour juge et pour témoin, la divinité même (3); que la vertu ne vient point de la nature, ni de l'instruction, mais de la divinité (4); que nul ne peut être par lui-même bon citoyen; que la divinité réside dans le cœur de l'homme de bien; que ce n'est que par son assistance qu'il peut se montrer inébranlable dans les périls, vainqueur de ses passions, heureux dans l'adversité, tranquille au sein de l'orage (5). Le chef-d'œuvre de la Sagesse païenne, Marc-Aurèle, ne voit point de plus sublime occupation pour l'homme, que d'honorer la divinité par un culte religieux (6).

Voulez-vous enfin interroger les législateurs anciens? Vous les entendez demander d'abord de leurs concitoyens, qu'ils soient fortement persuadés qu'il est un être suprême dont la providence bienfaisante embrasse l'univers; qu'il faut l'honorer, etc. (*Zaleucus*). Tous montrent la divinité comme la source primitive des lois, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidele.

Les législateurs modernes nous offrent un assentiment non moins solemnel en faveur de la divinité et d'une religion. Ce n'est point une constitution despotique que nous voulons consulter, mais celle d'un peuple libre; par exemple, celle des Etats-

---

(1) Dans la première assemblée générale de la Grèce qui se tint après la fameuse bataille de Platée, le juste Aristide proposa qu'il fût décrété que tous les ans la Grèce s'assembleroit par députés, pour faire des sacrifices aux dieux libérateurs de la patrie. Ce décret fut adopté avec transport; et telle étoit la religieuse reconnoissance de ces peuples, que plus de six cents ans après leurs descendans s'en acquittoient encore. (*Plutarque.*)

(2) *Cicer. 2. de Offic.*

(3) *Cicer. de Legib.*

(4) Platon.

(5) Sénèque.

(6) Tout peuple qui n'est pas barbare, a une religion, dit Mably. (*Droits et devoirs du citoyen.*)

Uunis de l'Amérique. Voici le préambule de la Déclaration de la république de Massachussett: « Comme le bonheur d'un peu-» ple et la conservation d'un gouvernement civil dépendent » essentiellement de la piété, de la religion et des bonnes » mœurs, qui ne peuvent se répandre parmi tout un peuple que » par l'institution d'un culte public de la divinité, et par des » instructions publiques sur la piété, la religion et la morale: le » peuple de cette république a donc le droit, pour se procurer le » bonheur, et pour assurer la conservation de son gouvernement, » de donner à sa législature le pouvoir d'autoriser et de requérir » les différentes villes, paroisses, districts, à faire les fonds » convenables pour l'institution d'un culte public de la divi-» nité.... Le peuple de cette république a aussi le droit de » revêtir la législature de l'autorité nécessaire, pour enjoindre à » tous les citoyens d'assister aux instructions des instituteurs » publics. »

Les peuples du Maryland déclarent qu'il est du devoir de tout homme d'adorer Dieu.... Ils ordonnent aux législatures de veiller au maintien de la religion chrétienne. Les peuples de la Virginie font à-peu-près de semblables déclarations (1).

Ainsi, le genre humain tout entier, tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sages et vertueux sur la terre, ont proclamé, dans tous les temps, la nécessité d'une religion. L'impiété au contraire n'eut jamais pour partisans que des cœurs corrompus, des monstres bannis du commerce des gens de bien, et denoncés par leur siècle à l'exécration de la postérité, comme des pestes publiques.

Nous avons avancé enfin que la religion de l'évangile renferme en elle-même tous les caractères qui peuvent la rendre chère à tous les gouvernemens libres (2). La République demande des citoyens qui connoissent les lois qu'ils révèrent; le christianisme veut des disciples qui examinent avant de croire: la République exige de ses membres qu'ils vivent plus de la vie des citoyens que de celle d'hommes; l'évangile confond, dans une

(1) L'assemblée constituante et la Convention actuelle, en décrétant les droits de l'homme en présence de l'être suprême, ajoutent un nouvel anneau à cette chaîne antique et sacrée.

(2) Montesquieu parloit en homme d'état, quand il disoit qu'il ne pouvoit y avoir aucun motif d'attaquer la religion de l'évangile; qu'elle ne peut faire de mal, et qu'elle peut faire au contraire une infinité de bien.

seule existence, l'existence de ses sectateurs, ensorte que tous participent à la gloire ou aux souffrances d'un seul. Enfin, la République demande des hommes convaincus de leur égalité naturelle, aussi jaloux de se la conserver à eux-mêmes, que scrupuleux à la respecter dans les autres; l'évangile apprend aux mortels qu'ils sont tous nés d'un même sang, qu'ils ont le même Dieu pour père, que le même Jésus descendit du ciel pour les y conduire.

De vrais chrétiens, comme le disoit Montesquieu, seroient infiniment éclairés sur leurs devoirs; plus ils se croiroient redevables à la religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Dans une société de vrais chrétiens, dit un autre politique, chacun rempliroit son devoir; le peuple seroit soumis aux lois; les chefs seroient justes et modérés; les magistrats intègres et incorruptibles; les soldats mépriseroient la mort; il n'y auroit ni vanité ni luxe. (Contrat social) (1).

Pour flétrir le christianisme, on a avancé qu'il favorise la tyrannie (2) et qu'il éteint les vertus guerrières. C'est une insigne calomnie, puisque la liberté est l'aliment de la vertu, comme la vertu est le rempart de la liberté. Quelle ne sera pas l'attention du chrétien à écarter tous les dangers qui menacent l'une ou l'autre? Et si, malgré sa vigilance et ses soins, un fourbe envahit la puissance, que ne tentera-t-il pas pour la lui ravir? S'il lit sur quelques fronts généreux le désespoir et la honte de voir la liberté perdue, avec quel zèle ne réunira-t-il pas les étincelles éparses de ce feu sacré? Qu'y a-t-il dans l'évangile

---

(1) Il n'est pas de religion qui ait mieux combiné les intérêts de tous les peuples entr'eux, et de tous les hommes à l'égard des uns et des autres par la fraternité; les intérêts de l'homme, par rapport à la suprématie de Dieu, par un culte raisonnable et plein de dignité; les intérêts de l'homme, par rapport à la prospérité de l'état, par une subordination filiale et des mœurs pures; les intérêts de l'homme, eu égard au bonheur de la société publique et privée, par une morale sublime; enfin les intérêts de l'homme, par rapport à sa propre conservation, par une certaine mesure de continence et d'abstinence, et par un ordre de charité calculé d'après ses propres besoins.

(2) On confond à dessein l'évangile avec ses sectateurs. Si des hommes qui se disoient chrétiens ont favorisé le despotisme, que cela prouve-t-il? qu'ils étoient de mauvais chrétiens. Si des hommes qui paroissent croire à l'évangile ont des mœurs corrompues, en conclura-t-on que la morale de l'évangile est dépravée? Voilà pourtant comme raisonnent certains philosophes.

qui s'oppose à ces sentimens, ou plutôt qui ne les fortifie ? Je dois aimer mes ennemis, il est vrai : mais les ennemis, les oppresseurs de mes frères, dois-je les aimer ? dois-je leur immoler un peuple entier et ses descendans (1) ? Que des païens qui pensoient être sortis de la terre, eussent des sentimens conformes à la bassesse de leur origine, et rendissent des honneurs serviles à des rois qu'ils croyoient descendre des dieux, il n'y a rien là qui étonne; mais que des chrétiens, que des enfans du Très-Haut, appelés tous à une gloire immortelle, se laissent traiter en bêtes de somme, et portent sans murmurer le joug infame de la servitude, c'est ce qui ne sauroit arriver. On prouvera bien sans doute que des chrétiens, ayant cessé de l'être, c'est-à-dire, ayant adopté les vices des nations corrompues, ont de même subi leur sort : nous ne nions pas non plus que des chrétiens ne puissent dégnérer ; mais tant qu'ils conserveront leurs principes, ils ne porteront d'autre joug que celui des lois et de la vertu. (2) Un ambitieux y penseroit plusieurs fois, avant d'entreprendre sur la liberté d'un peuple vraiment chrétien, dont tous les membres mépriseroient les richesses, meneroient une vie simple et frugale, s'aimeroient tous comme des frères et de futurs concitoyens du ciel. Qu'est-ce qui favorise en effet la tyrannie ? c'est la dépravation des mœurs, c'est le luxe qui efféminé les ames, c'est l'égoïsme, c'est la soif de l'or, c'est vous sur-tout, irreligieux moralistes, qui sappez tous les appuis de la vertu.

Il est faux que le christianisme éteigne les vertus guerrières. En effet, qu'est-ce qui les prépare ? Ne sont-ce pas des mœurs simples, actives, laborieuses ? n'est ce pas l'habitude de mener une vie dure, et de se nourrir aisément de tout ? Et cela,

---

(1) Au Japon, les magistrats regardèrent la fermeté qu'inspire le christianisme comme très-dangereuse à la servile subordination qu'ils commandent. On crut voir que les nouveaux prosélytes prenoient une audace désastreuse : le despotisme proscrivit l'évangile.

(2) Quand la liberté est perdue pour une nation, le christianisme élève l'ame affaissée sous le poids des chaînes, et prépare les peuples à recouvrer leurs droits naturels ; car une nation qui a des mœurs, rompra le joug sous lequel elle gémit, quand elle pensera à sa dignité. Le christianisme apprend à l'homme que le nom même de la patrie fût-il aboli sur la terre, il le conserveroit dans son cœur par le souvenir de cette patrie céleste qui est réservée dans le ciel aux vertus chrétiennes. Voilà ce qui entretient en lui cette noble et vertueuse independance qui l'empêche de fléchir aux genoux d'un maître superbe et dédaigneux.

qu'est-ce autre chose que le tableau d'un peuple chrétien? J'ose le dire, St.-Paul exhortant ses disciples à mater leur corps et à le réduire en servitude, à se voir dans l'abondance et dans la disette, défendoit les intérêts de la patrie comme ceux du ciel, et travailloit à former des héros comme des martyrs. Ajoutez à cela qu'un peuple de vrais chrétiens est désintéressé, vit sans ambition, est ami de tous les peuples et sait braver la mort. Qui voudroit ou pourroit asservir un tel peuple? (1)

Pour ôter au christianisme la gloire d'être le lien le plus solide des sociétés, on a dénombré avec affectation les maux dont il a été le prétexte, et la perversité des hommes la vraie cause. On ne veut pas voir que d'après une semblable logique, il faudroit anéantir les institutions les plus sages, les inventions les plus utiles, la raison même, que dis-je? la nature entière: car est-il rien dont les hommes n'abusent? C'est très-mal raisonner, disoit sensément Montesquieu, que de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux dont la religion a été le prétexte, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a produits. Si l'on vouloit, selon le même auteur, raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, le gouvernement républicain, la liberté même, l'idole de toutes les grandes ames, on diroit des choses effroyables. Si l'on veut lire l'histoire sans passion, on remarquera avec J. J. que c'est le christianisme qui a adouci les mœurs, rendu les gouvernemens moins sanguinaires; (2) avec l'auteur de l'esprit des lois, que le christianisme est ennemi du despotisme, que c'est à lui que nous devons, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître (*Esprit des Lois*, *tome* 3.): avec Mably enfin, que jusque dans les temps d'ignorance et de sommeil de la raison humaine, le christianisme servit de contre-poids contre les ravages de la barbarie et de l'anarchie; que c'est lui en partie qui a détruit le duel judiciaire, accrédité les trèves tous les jours consacrés à Dieu, inspiré le goût pour la paix et jeté les

(1) La religion chrétienne concentre toute sa force dans l'instruction, dans les conseils et la persuasion, qui sont les armes de l'autorité paternelle: elle est donc, de sa nature, ennemie du despotisme.

(2) Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'évangile! (Emile, *tom. III.*)

semences d'une police régulière (*Observations sur l'histoire de France, tome 3.*)

Législateurs ! quelle que soit votre législation, elle doit être tributaire de tous les siècles. Vous ne pouvez changer la nature de l'homme. Or, sa nature, c'est d'être *religieux*, comme d'être *raisonnable*. Défiez-vous de ceux qui veulent organiser l'athéisme : ou ils se trompent, ou leur but seroit de communiquer à vos lois un caractère de réprobation ; car un tel système échouera toujours contre la volonté suprême des peuples, et entraînera dans sa ruine l'édifice qui reposeroit sur cette base insensée.

---

(1) On a peine à retenir son indignation, quand on voit l'acharnement de certaines gens contre le christianisme, jusqu'à vouloir le souiller de tous les crimes de la terre. Ils sont bien perfides, ou bien étrangers aux annales de la religion. Celles des premiers siècles de l'Eglise n'offrent guères que des traits d'héroïsme, de bienfaisance et de vertu ; et jusque dans les temps d'ignorance et de barbarie, la religion a produit de grands et de très-grands modèles. La philosophie, avec ses vaines déclamations, a-t-elle jamais produit des François de Sales, des Charles Borrhomée, des Vincent de Paule, des Fénélon, etc.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.